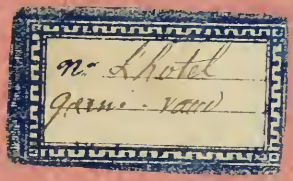
M. L'hotel
Grenier

B1995b664

L'HÔTEL GARNI,

Théâtre II 263

OU

LA REVUE DE L'AN IX,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Représentée à Paris, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 23 brumaire an X.

PAR DIEULAFOY ET CHAZET.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, N°. 51; et galerie de bois, côté du jardin, près du même théâtre, n°. 264.

AN X. — 1801.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MADAME DE ROSEVAL, sous le nom de madame d'Ericourt,	M.me HENRY.
FLORIMOND, avocat, propriétaire de l'hôtel garni,	HENRY.
CLAUDE, valet de madame de Roseval,	CARPENTIER.
URSULE, vieille gouvernante de Florimond,	M.me DUCHAUME.
POTDEVIN, officieux, faiseur d'affaires,	VERTPRÉ.
VACCIN, médecin,	DUCHAUME.
DORLIS, jeune fat,	ALBERT.
FEUILLET, journaliste,	HYPOLITE.
NÉOLOGUE, homme de lettres,	CHAPELLE.
QUINQUET, illuminateur, entrepreneur de fêtes,	EDOUARD.
BOURSIER, courtier de change,	CARON.
CHEVALET, peintre,	LAURENT.
DULEST, aéronaute,	POULET.
UNE FEMME.	

La scène est à Paris dans un hôtel garni. Tous les personnages y demeurent, excepté M. Vaccin.

LA

REVUE DE L'AN IX,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCENE PREMIERE.

CLAUDE, *seul. (Il entre avec son balai sous le bras, et dit à la cantonade :)*

Ah ben, oui, je vous répondrai, moi ! je vous apprendrai comme ça tous les secrets de ma maîtresse ! Qu'ils sont donc curieux dans cet hôtel garni ! il n'y aurait qu'à dire à tous ces questionneurs... Oui, messieurs, cette jolie femme que je sers, et qui est obligée de dessiner pour vivre, s'appelle madame de Roseval; c'est la veuve de l'ancien propriétaire de cette maison : elle est venue s'y loger sous le nom de madame d'Ericourt pour des raisons... Laissez donc... je parie que ces gens-là me prennent pour une bête : je suis de Limoges, c'est vrai, et je m'appelle Claude. Quoique ça, quand ils sont auprès de madame, ils ont l'air encore bien plus neufs que moi.

Air du ballet des Pierrots.

Ils l'aiment tous à la folie,
En tous lieux ils suivent ses pas,
Et de la voir aussi jolie
Ces messieurs ne reviennent pas:
Leur manie est vraiment plaisante:
Comment peut-on être surpris
De voir une femme charmante
Lorsque l'on habite Paris?

Pour ma part, je n'en ai pas mal vues des femmes charmantes, sans compter mademoiselle Ursule qui ne l'est pas;

mais, en revanche, elle a cinquante bonnes années, et des manières !... Elle me rebute toujours ; mais c'est ce qui m'enflamme... Hen ?... il m'a semblé l'entendre. Vite, à l'ouvrage, c'est aujourd'hui mon jour de salon. *(Il frotte.)* Justement ! c'est elle qui cause avec son maître, M. l'avocat Florimond, autre questionneur. Heureusement on se ressouvient des leçons de madame : quand on te parlera de moi, parle tout de suite d'autre chose, et je parlerai d'autre chose.

SCENE II.

CLAUDE, FLORIMOND, URSULE.

URSULE, *encore dehors.*

Non, monsieur ; non, cela n'est pas bien.

FLORIMOND.

De quoi te plains-tu ? *(Il arrange des papiers dans son portefeuille.)*

URSULE.

Monsieur, j'y vois clair : vous ne deviez jamais oublier madame de Roseval, et vous voilà amoureux de madame d'Ericourt !

FLORIMOND.

Pourquoi non ?

URSULE.

Mais qu'a-t-elle donc de si séduisant ?

AIR : *Il faut de la santé pour deux.*

Ce n'est qu'une femme ordinaire,

FLORIMOND.

Oui, car sans effort elle plaît.

URSULE.

Inconnue à toute la terre,

FLORIMOND.

Plus d'un malheureux la connaît.

URSULE.

Par maint fat se laissant poursuivre,

FLORIMOND.

Oui, mais n'en distinguant aucun.

URSULE.

Usant de dix talens pour vivre.

FLORIMOND.

Tant d'autres femmes n'en ont qu'un!

URSULE.

Ah! jeunesse, jeunesse!

CLAUDE, *à part.*

Elle dit toujours du mal des absens.

URSULE.

N'êtes-vous pas honteux...

FLORIMOND.

Paix!... Je vois qu'il est tems de te confier le secret le plus important de ma vie.

URSULE.

Un secret, monsieur?

FLORIMOND.

Oui, Ursule : cette madame d'Ericourt qui te déplaît si fort n'est autre que cette madame de Roseval que tu aimes tant.

URSULE.

Est-il possible!

FLORIMOND.

C'est elle-même. L'amour qui nous a unis dès l'enfance, cet amour que n'ont pu altérer ni son mariage forcé avec M. de Roseval, ni dix années de séparation, me l'a fait reconnaître dès le jour de son arrivée.

URSULE.

Mais en changeant ainsi de nom, quel peut-être son motif?

FLORIMOND.

Je l'ai deviné sans peine : revenue en France pour recouvrer des biens que d'avides collatéraux ont vendus au mépris de ses droits après la mort de son époux, et sachant que j'avais

acheté une de ses terres et son hôtel, dont j'ai fait cette maison garnie que tu diriges, elle a voulu juger de près de mes sentimens. Je respecte ses volontés, et je te recommande le plus grand silence.

CLAUDE, *impatienté.*

Pas un regard seulement !

URSULE.

Mais comment avez-vous pu vous contraindre vous-même ?

FLORIMOND.

C'est aujourd'hui qu'on juge un procès dont je redoute l'issue pour elle : jusque-là je veux me taire.

URSULE.

Taisez-vous donc, car voilà Claude...

CLAUDE.

Oui, mamzelle, c'est moi qui...

URSULE.

C'est bon, c'est bon.

FLORIMOND.

Je voudrais savoir, mon cher Claude...

CLAUDE, *à part.*

Gare les questions ! préparons-nous.

FLORIMOND.

Tu as la confiance de ta maîtresse ?

CLAUDE.

Monsieur... monsieur a-t-il vu la colonne ?

FLORIMOND.

Oui, mon ami, je l'ai vue... Ta maîtresse...

URSULE.

Eh ! monsieur, j'oubliais les menaces de votre principal locataire.

FLORIMOND.

Comment donc ?

URSULE.

Oui, ce M. Potdevin.

CLAUDE.

Ah ! ah ! ah ! ah !

URSULE.

Qu'as-tu à rire, toi?

CLAUDE.

Oh! ne vous gênez pas; je sais bien de qui vous parlez, de ce bon M. Potdevin, qui fait les affaires de tout le monde.

URSULE.

Oui, sans oublier les siennes. Ce ridicule officieux veut être absolument remboursé aujourd'hui des 30,000 francs qu'il vous a prêtés pour vos acquisitions.

FLORIMOND.

Eh bien, on y pourvoira. — Ta maîtresse...

URSULE.

Et si les huissiers viennent exécuter les sentences qu'il a obtenues, et saisir cette maison dont il a tant d'envie.

FLORIMOND.

Oh! tu m'excèdes! n'est-ce pas aujourd'hui le jour du terme? il faut prévenir tous les locataires que je serai ici à trois heures.

URSULE.

Belle ressource!

FLORIMOND.

On peut en avoir d'autres : n'as-tu pas fait le compte de ce qui peut rentrer?

URSULE.

Oui; en voici la liste.

FLORIMOND, *lisant:*

D'abord, Quinquet le directeur de fêtes...

URSULE.

Air de la pipe de tabac.

Cet été la pluie incommode
A mis chez lui les fonds bien bas.

FLORIMOND.

Dorlis?

URSULE.

Il suit en tout la mode.

FLORIMOND.

Je comprends : il ne paiera pas.
Monsieur Feuillet le journaliste?

URSULE.

Il est méchant, il paiera bien.

FLORIMOND.

Cet allemand, grand harmoniste?

URSULE.

Chacun le pille : il n'a plus rien. (*Bis.*)

CLAUDE, *chante.*

Enfant chéri des dames...

FLORIMOND, *à Claude.*

Doucement, doucement.

Air de Calpigi.

Néologue?

URSULE.

Mauvaise affaire.

FLORIMOND.

Mais son nouveau dictionnaire?

URSULE.

Ne peut le tirer d'embarras:
On prétend qu'il ne se vend pas.

FLORIMOND.

Et ce rimailleur politique,
Qui tour à tour flatte et critique?

URSULE.

Pour celui-là c'est différent:
Il paiera bien, car il se vend. (*Bis.*)

FLORIMOND.

Il faut y joindre Potdevin lui-même.

URSULE.

C'est le plus sûr, puisque vous lui devez.

FLORIMOND.

Quant à madame d'Ericourt, tu sens qu'il n'est pas nécessaire... D'ailleurs, j'ai quelques raisons de la croire gênée en ce moment : ainsi, mon cher Claude, ta maîtresse...

CLAUDE.

La voilà avec M. Dorlis.

FLORIMOND.

Toujours M. Dorlis!

SCENE III.

LES MÊMES, MAD. D'ÉRICOURT, DORLIS.

Mad. D'ÉRICOURT *donne son rouleau de desseins à Claude, et dit à Dorlis.*

Monsieur, je vous suis obligée de votre complaisance... Ah! M. Florimond... *(Elle le salue d'un air embarrassé.)* Bonjour, Ursule.

DORLIS.

Devinerais-tu, mon cher, que j'ai rencontré madame au Louvre, à côté de la Vénus pudique.

FLORIMOND.

Madame ne pouvait être mieux placée.

DORLIS.

Non : mais n'est-ce pas un meurtre d'aller chercher si loin un modèle qu'on trouverait dans son miroir?

Mad. D'ÉRICOURT.

Ah! messieurs, réservez ces éloges pour les chefs-d'œuvres que nous venons d'admirer.

AIR : *Il n'est de plaisir qu'en famille.*

Lorsqu'on voit le grand Scipion
Sur les bords qu'illustra Turenne;
Socrate où périt Lamoignon;
Ésope où vécut La Fontaine;
Aux lieux que Molière embellit
Lorsqu'aujourd'hui Térence brille,
En les voyant, chacun se dit:
C'est un rendez-vous de famille.

URSULE, *bas à Florimond.*

Son proces, son procès, monsieur.

FLORIMOND.

Elle a raison... vous m'aviez promis, mon cher Dorlis, de m'accompagner chez un magistrat de vos parens.

DORLIS.

Ah! pardon; c'est que j'ai été hier à Versailles voir jouer les eaux, et j'ai cru que je n'en reviendrais pas.

FLORIMOND.

Pourquoi?

DORLIS.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Je l'avouerai, notre voyage
Jusqu'à Sève fut assez prompt;
Mais d'après un ancien usage,
A Sève il faut passer le pont :
Or, à la barrière où l'on passe
La foule venait s'entasser;
Si bien que, grace au droit de passe,
Personne ne pouvait passer.

Mad. D'ÉRICOURT.

Eh bien, M. Florimond, c'est aujourd'hui qu'on décide du sort de madame de Roseval : je crois n'avoir pas besoin d'exciter votre zèle en faveur de mon amie.

URSULE.

Non, non, madame.

FLORIMOND.

Non, sans doute. — Mon cher Dorlis, si ce n'est pas abuser...

DORLIS.

Quoi! tout de suite? fait comme je suis!

FLORIMOND.

Que vous manque-t-il?

DORLIS.

Allons donc! la mode d'hier.

FLORIMOND.

Que de folie!

DORLIS.

Que de sagesse!

FLORIMOND.

AIR :

Est-ce, mon cher, la sagesse
Qui fit inventer aussi
Ce grand chapeau qui se baisse
Sur votre front obscurci ?

DORLIS.

Mais oui... du siècle où vous êtes,
J'ai vu les besoins nouveaux :
A défaut de grandes têtes,
Il faut bien de grands chapeaux.

Ah ! parbleu, je t'attends à mon nouvel habit ! tu verras, tu verras !

FLORIMOND.

Mais, monsieur, vous m'avez promis...

DORLIS.

Impossible, mon cher : ne vois-tu pas la chaîne qui m'attache?

Mad. D'ÉRICOURT.

Moi, monsieur?... Je serais au désespoir de vous retenir.

DORLIS.

On n'est pas plus aimable ! Mais puisque le hasard m'a procuré le bonheur de vous entretenir, il faut enfin qu'à vos pieds...

FLORIMOND.

Monsieur...

DORLIS.

Tu as raison, ce n'est plus de mode. Mais que n'oublierait-on pas aux genoux de madame!.... Oui, l'amour le plus vif....

CLAUDE.

Il y a là un tailleur qui demande...

DORLIS, *se levant et allant vers Claude.*

C'est moi, c'est moi. *(A mad. d'Ericourt.)* Mille pardons,

bel ange... l'ami Potdevin vous apprendra à quel point je suis fou. — Si tu veux me suivre, je te remettrai un billet pour mon oncle. *(A mad. d'Ericourt.)* C'est que vous n'avez pas d'idée du charme, du piquant de cet habit ! *(Il sort.)*

URSULE.

Suivez-le donc, monsieur.

FLORIMOND.

Madame... *(Il sort.)*

Mad. D'ÉRICOURT.

Adieu, monsieur. *(Elle le salue et le suit des yeux.)* Claude?

CLAUDE, *à Ursule.*

n, mamzelle...

URSULE, *à part.*

Hé ! va te promener, toi.

(Elle sort.)

SCENE IV.

Mad. D'ERICOURT, CLAUDE.

CLAUDE, *à Ursule qui sort.*

Vous êtes bien heureuse que je sois tendre, et qu'il n'y ait pas d'autre objet que vous dans l'hôtel; car.....

Mad. D'ÉRICOURT.

Allons, cesse de te t'amuser.

CLAUDE.

Dame ! madame, je ne m'amuse pas du tout.

Mad. D'ÉRICOURT.

Hâte-toi de porter cette lettre à son adresse : on te remettra l'argent dont j'ai besoin pour mon loyer.

CLAUDE.

Dont vous avez besoin?

Mad. D'ÉRICOURT.

Oui, dépêche-toi ; je n'ai pas reçu les fonds que j'attendais, je suis dans le plus grand embarras.

CLAUDE.

Avoir besoin de payer un loyer dans sa propre maison ! et à qui encore?... madame de Roseval !

Mad. D'ÉRICOURT.

Malheureux ! veux-tu bien te taire.

CLAUDE.

Non, madame : c'est criant.

Mad. D'ÉRICOURT.

Mais tu vas me perdre.

CLAUDES

Oui, madame, j'y vais, j'y vais ; ne vous affligez pas.

(*Il sort.*)

SCENE V.

MAD. D'ÉRICOURT, *seule.*

Ce pauvre garçon me fait quelquefois des frayeurs !... heureusement son cœur vaut mieux que sa tête. — Etrange situation que la mienne ! privée de tous mes biens par une vente illégale, je trouve ma maison vendue à Florimond, l'ami de mon enfance ; à Florimond, comblé des bienfaits de ma famille, et que dix années d'absence n'ont pu me faire oublier, tandis que l'ingrat ne m'a pas même reconnue. Ses yeux et son cœur ne paraissent chercher en moi que madame d'Ericourt : il serait donc capable de lui sacrifier madame de Roseval... Ah ! bannissons cette idée ! Si sa conduite est inconcevable, son ingratitude le serait bien plus encore.

Air de la Coquette.

De mon choix
Il fut digne autrefois ;
Il l'est encor je crois :
Mais je dois
Et craindre
Et feindre.
Puisse, au moins, en ce jour,
Ce détour,
De l'amour
Comblant les vœux
Et les feux,

Nous rendre heureux
Tous deux!
On dit que l'absence,
En France,
Rarement
Garde un serment;
Que bien souvent
Elle dégage
Et rend volage:
Mais mon cœur,
Par bonheur,
Sait bien mieux
Qu'il est des nœuds
Que les efforts
Du tems, du sort,
Rendent encor
Plus forts.

De mon choix, etc.

Hélas! pour déranger
L'appui léger
Que l'art donne à la rose,
Il faut si peu de chose!
Mais deux ormeaux,
Dont les rameaux
joints en naissant,
Ont en croissant
Doublé leurs nœuds,
Bien plus heureux,
Toujours amis,
Meurent unis.

De mon choix, etc.

POTDEVIN, *en-dehors.*

Un moment, un moment.

Mad. D'HÉRICOURT.

J'entends, je crois, M. Potdevin avec sa suite ordinaire de demandeurs et de dupes. Fuyons ces importuns.

(Elle sort.)

SCENE VI.

POTDEVIN, URSULE, DULEST, CHEVALET, BOURSIER, FEUILLET, NÉOLOGUE, QUINQUET, UNE FEMME.

POTDEVIN.

Un moment, vous dis-je ; chacun à son tour : je ne puis pas faire les affaires de tout le monde à la fois. Commençons par les miennes. *(A Ursule.)* Avez-vous prévenu votre maître ?

URSULE.

Oui, monsieur.

POTDEVIN.

Mes 30,000 francs sont-ils prêts ?

URSULE.

J'ignore.....

POTDEVIN.

Ah ! vous ignorez !... Les huissiers à midi.

URSULE.

Mais, monsieur Potdevin.....

POTDEVIN.

Comment, morbleu ! je lui prête 30,000 francs pour faire des acquisitions superbes ; cet hôtel dans le nombre me convient, et il refuse de m'en arranger ! Les huissiers à midi.

URSULE.

Mais, faites attention que mon maître a des charges considérables : le cabinet ne va pas.

POTDEVIN.

Pensez-vous m'en faire accroire ? il n'y a jamais eu autant de plaideurs.

Air des Montagnards.

Plaider est un mal sans remède :
L'argent plaide contre l'honneur ;
Contre nos mœurs la pudeur plaide ;
L'auteur plaide contre l'acteur ;
On plaide pour de l'ellébore,
Pour des chapons, pour des rébus,
Pour son bien que l'on veut encore...

FEUILLET.

Ou sa femme qu'on ne veut plus.

URSULE, *à part.*

Le sot homme !

CHEVALET.

Eh bien, mon cher Potdevin, faudra-t-il sortir du Louvre?

POTDEVIN.

Ma foi, oui, mon cher Chevalet.

CHEVALET.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Sait-on pourquoi d'un lieu que j'aime,
Je dois sortir sans différer?

POTDEVIN.

Mon ami, l'on ne sait pas même
Pourquoi l'on vous y fit entrer.

CHEVALET.

Comment ! ne suis-je pas peintre ?

POTDEVIN.

Oui, le nouveau Salon vous fait honneur !

AIR : *Vous savez ce qu'il faut qu'on fasse.*

On n'y voit que froides peintures,
Vieux jeunes gens, jeunes vieillards;
Pour l'œil bien des caricatures,
Et peu de tableaux pour les arts.
Dans ce champ où, fible et honteuse,
La foule à peine a su glaner,
Par bonheur, au moins, la glaneuse
Eut le secret de moissonner.

CHEVALET.

En ce cas, nous aurons recours à l'exposition particulière.

POTDEVIN.

Que voulez-vous dire ?

CHEVALET.

On peint un héros ; et on le fait voir pour un franc quatre-vingts centimes.

AIR : *Si Dorilas.*

Son nom seul fait notre richesse :
Le vrai héros a tant d'amis!
Pour le voir, chaque ami s'empresse;
Sa gloire double nos profits.

POTDEVIN.

Ce calcul est prudent à suivre,
Quoique mesquin pour un français :
Il est adroit de spéculer, pour vivre,
Sur ceux qui ne mourront jamais.

Serviteur, mon cher Boursier : j'ai réussi à vous intéresser pour 20,000 francs dans les achats d'hier.

BOURSIER.

Que d'obligations !

POTDEVIN.

Oui, ce sont des obligations : effets excellens ! de l'or en barre !

BOURSIER.

AIR : *Il pleut, bergère.*

Mais si, par aventure,
Les fonds allaient hausser?

POTDEVIN.

Dans cette conjoncture,
Vite on les fait baisser.
Grace aux ruses savantes
Du plus beau des métiers,
Tous gagnent sur les rentes.

QUINQUET.

Excepté les rentiers.

POTDEVIN.

Ah ! c'est vous, mon cher Quinquet ? vos fêtes vont toujours mal?

QUINQUET.

Et moi aussi.

POTDEVIN.

En effet, je vous trouve un peu alongé.

QUINQUET.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

Avec les malheurs que j'essuie,
Comment réparer cet échec?
C'est quand le tems est à la pluie
Que ma pauvre caisse est à sec.
Le vin me serait nécessaire;
Mais l'eau me réduit aux abois:
Car, moi, je suis comme la terre,
Plus il en tombe et plus j'en bois.

POTDEVIN.

Je n'ai pas encore vu Florimond ; mais je doute qu'il puisse attendre.

QUINQUET.

J'ai bien songé à demander, pour l'année prochaine, l'entreprise des fêtes de la paix; mais j'ai pensé que ce serait le 18 brumaire, et qu'il ferait mauvais.

POTDEVIN.

Mauvais! vous connaissez bien peu les destinées du héros de cette fête!

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Dès long-tems il voit sans effroi
Les noires vapeurs de brumaire;
Rien ne troublera, croyez-moi,
Ce mémorable anniversaire:
Son destin veut que ce jour-là
Brille sans nuage et sans voile:
Et le soleil se montrera
Pour obéir à son étoile.

QUINQUET.

Eh bien, nous verrons.

FEUILLET.

Peut-on enfin...

UNE FEMME.

Pardon, monsieur... voilà un an que je reviens pour la même affaire, vous me remettez toujours au lendemain.

POTDEVIN, *prenant la note.*

De quoi s'agit-il ?... Ah, ah.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Quelqu'un voudrait acquérir
En France un modeste asile,
De la discorde civile
Qui n'ait eu rien à souffrir,
Où l'on ait fui le divorce,
Où l'on n'ait rien fait par force,
Où chaque voisin s'efforce
D'être utile à son voisin,
Où l'on dise ce qu'on pense,
Où chacun soit dans l'aisance.
Vous repasserez demain. (*Bis.*)

A vous.

UN HOMME *lui dit à l'oreille :*

Je viens vous annoncer que le rapporteur du procès en question a trouvé l'affaire de madame de Roseval très-mauvaise, et votre vin excellent.

POTDEVIN.

C'est bon : faites-lui en porter cent bouteilles de plus. Enfin me voilà libre !... Eh bien, M. Néologue, qu'est-ce qui vous amène ?

NÉOLOGUE.

Eh parbleu ! votre culpabilité.

POTDEVIN.

Plaît-il ?

NÉOLOGUE.

Je dis que, pour avoguer mon dictionnaire, je vous demande un homme qui ne me soit pas inalogue.

FEUILLET, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

POTDEVIN.

Est-ce que vous le comprenez, vous ?

NÉOLOGUE.

Sabre-clef ! vous ne comprenez pas que je vous ai payé pour me procurer un journaliste honnête ? vous m'indiquez monsieur !

FEUILLET.

Eh bien!

NÉOLOGUE.

Je m'amuse à élaborer un vaudeville, et monsieur en fait un extrait si acerbe, qu'il n'est pas lisable.

FEUILLET.

Eh ! me croyez-vous payé pour dire du bien? J'ai donné vos couplets pour ce qu'ils étaient.

NÉOLOGUE.

Pour ce qu'ils ne sont pas.

Air d'Arlequin Afficheur.

Assez souvent dans vos extraits
On lit vos vers au lieu des nôtres;
Vous croyez rapporter nos traits,
Vous ne nous prêtez que les vôtres.
Puis vous accablez nos couplets
De vos censures indiscrètes:
Assurément ils sont mauvais,
Car c'est vous qui les faites.

POTDEVIN, *à Feuillet.*

Ecoutez donc...

FEUILLET.

Bon! je connais mieux que lui le genre dont il se méle; j'ai lu Panard, et cela me suffit.

Air de la Walse sautée.

Au couplet
Qui plaît,
Voulez-vous former votre muse?
Qu'un heureux sujet
Soit du projet
L'ame et l'objet;
Malin
Ou badin,
Selon le travers qu'il accuse;
Piquant,
Point choquant;

Qu'un tour fin
Prépare la fin ;
De l'attrait,
Du trait,
Gardez qu'alors l'esprit n'abuse,
Qu'il nous soit offert
Comme l'éclair
Rapide et clair.
Le couplet
Qui plaît,
Ainsi voltige, instruit, amuse :
Tout Paris
Surpris
Le retient sans l'avoir appris.

POTDEVIN.

Ma foi, c'est vrai.

FEUILLET.

Croyez-moi, petit rimeur, tenez-vous-en à votre dictionnaire.

NÉOLOGUE.

Oui, je m'y tiens : tous les étrangers le demandent.

FEUILLET.

Je le crois bien ; il est écrit dans leur langue.

NÉOLOGUE.

AIR : *Un jour Guillot trouva Lisette.*

De l'ornière de la routine,
Sortant pour illustrer mon nom,
De Bossuet et de Racine
J'ai réformé l'ancien jargon.
En France on ne l'entend plus guère,
Pour nous ces auteurs sont trop vieux.

FEUILLET.

Moi je pense tout le contraire :
Nous sommes trop jeunes pour eux.

NÉOLOGUE.

Au reste, on est heureusé par les critiques d'un scholâre qui attaque les hommes les plus distingués, les plus beaux talens de la scène française, et Voltaire lui-même.

FEUILLET.

Oui, Voltaire : il n'est qu'un charlatan.

NÉOLOGUE.

Vous l'entendez?

POTDEVIN.

Ah ! par exemple...

FEUILLET.

Charlatan, vous dis-je ! et je l'ai prouvé.

POTDEVIN.

Ma foi, vous pourriez bien avoir raison.

AIR : *Le magistrat irréprochable.*

Je suis bien loin de vous combattre :
Oui, Voltaire est un charlatan ;
Le monde entier est son théâtre,
Son génie est son talisman. (*Bis.*)
L'esprit, sa poudre accoutumée ;
Sa dupe, la postérité ;
Sa trompette, la renommée ;
Son brevet, l'immortalité.

NÉOLOGUE.

C'est cela.

FEUILLET.

Admirateurs stupides !

NÉOLOGUE.

Régenteur ridicule !... Voulez-vous que je vous dise ce que c'est qu'un feuilliste ?

FEUILLET.

De grace, un peu de français, si cela vous est égal.

NÉOLOGUE.

Eh bien ! en vieux français...

AIR : *Je fais payer la contredanse.*

Du satirique mercenaire,
Retenez ce que l'on a dit :
Impuissant lorsqu'il faut bien faire,
Du mal seul il fait son profit :

Sans génie, et plus froid qu'un marbre,
Il ressemble à ces nains courbés
Qui, ne pouvant atteindre à l'arbre,
Vivent des fruits qui sont tombés.

FEUILLET.

Ah ! c'en est trop !

POTDEVIN.

Mon dieu, oui ; dépêchons, dépêchons.

NÉOLOGUE.

Vil folliculaire !

FEUILLET.

Auteur barbare !

NÉOLOGUE.

J'étouffe les étouffeurs.

FEUILLET.

Et moi je te tue : fais ton épitaphe.

POTDEVIN.

Dépêchons, dépêchons.

NÉOLOGUE.

Je suis intuable ; sabre-clef ! je suis immortel de fait.

SCENE VII.

LES MÊMES, MAD. D'ÉRICOURT, FLORIMOND, DORLIS.

Mad. D'ÉRICOURT.

O ciel ! quel bruit !

FLORIMOND.

Eh ! messieurs, qui vous agite de la sorte ?

NÉOLOGUE.

Air de l'Opéra Comique.

Ce sot me donne de l'humeur.

FEUILLET.

Ce faquin me m'est en colère.

NÉOLOGUE.

Il me nomme mauvais auteur.

FEUILLET.

Il m'appelle folliculaire.

NÉOLOGUE.

Il dit que je suis ennuyeux.

FEUILLET.

Il dit que je vends des injures.

DORLIS.

Messieurs, vous vous dites tous deux
Des vérités... bien dures.

NÉOLOGUE.

A ma seconde édition, *chenille !*

FEUILLET.

A mon feuilleton, *barbare !*

NÉOLOGUE.

Nous verrons.

FEUILLET.

Nous verrons.

(Ils sortent.)

SCENE VIII.

POTDEVIN, MAD. D'ÉRICOURT, FLORIMOND, DORLIS.

POTDEVIN.

D'honneur, ils sont fous. *(A Florimond.)* Mais te voilà fort à propos, toi... Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages... As-tu vu ta gouvernante?

FLORIMOND.

Oui : elle vient de me prévenir chez Dorlis que vous étiez ici.

POTDEVIN.

Tu sais donc que je saisis à midi?

FLORIMOND.

Parlez donc plus bas.

POTDEVIN.

Comment plus bas !... Madame sait, tout comme un autre, qu'on prend son bien... où on le trouve.

Mad. D'ÉRICOURT.

C'est assez l'usage.

POTDEVIN.

Je t'ai proposé vingt fois de me céder cette maison; je te le propose encore : veux-tu?

FLORIMOND.

Mais...

POTDEVIN.

Il n'y a plus de mais qui tienne. Apprends une découverte que j'ai faite, une chose qui va te faire frémir.

FLORIMOND.

Quoi donc?

POTDEVIN, *en confidence.*

Madame de Roseval est ici.

FLORIMOND.

Madame de Roseval!

Mad. D'ÉRICOURT, *voulant sortir.*

Si vous desirez que je m'en aille...

FLORIMOND.

Oh! non, madame.

POTDEVIN.

Elle y est, te dis-je, et je l'ai vue.

Mad. D'ÉRICOURT.

Ah, vous l'avez vue!

POTDEVIN.

Oui. Figure commune, ni grâces, ni tournure; des yeux sans expression; enfin rien de séduisant. Apprends qu'elle poursuit vivement son affaire; j'ai même su qu'un diable d'homme, qu'on n'a pas voulu me nommer, remue tout Paris en sa faveur.

FLORIMOND.

Ah! ah!

POTDEVIN.

Mais, sois tranquille ; c'est mon métier d'obliger, même les ingrats : on a mis certain bâton dans la roue....

Mad. D'ÉRICOURT, *à part.*

O ciel !

FLORIMOND.

Et par quel moyen?

POTDEVIN.

Bon, quel moyen !

AIR : *L'amour a gagné sa cause.*

De ma commère un vieux parent
Est compère d'une commère,
Dont l'autre compère, souvent,
Fait agir une autre commère :
Cette autre commère, en effet,
Obtient tout d'un riche compère.

Mad. D'ÉRICOURT.

Et voilà comme tout se fait
Par compère et par commère.

FLORIMOND.

Vous avez fait une action indigne !

POTDEVIN.

Comment donc?

FLORIMOND.

Qui peut vous animer contre la veuve d'un brave militaire qui a sacrifié sa vie à l'état, et qui n'a jamais quitté son pays?

POTDEVIN.

Bah ! est-ce qu'il n'était pas de ceux qui...

FLORIMOND.

Non, monsieur.

Air du vaudeville de Chaulieu.

D'une espérance mensongère
Il sut prévoir tout le danger :
Tant qu'il reste du bien à faire,
A s'éloigner peut-on songer?

Plus d'un désastre, qu'on renomme,
Nous a prouvé trop clairement
Que la fuite de l'honnête homme
Double la force du méchant.

POTDEVIN.

Et que m'importe. Mon dieu, madame, aidez-moi donc à lui prouver combien il est intéressant pour lui que madame de Roseval soit éconduite.

Mad. D'ÉRICOURT.

Je m'en garderai bien. *(A Florimond.)* Monsieur, je prévois le mal qu'on peut encore faire à cette infortunée; mes liaisons avec madame de Roseval ont mis en mon pouvoir des papiers qui peuvent aider à soutenir ses droits. Voulez-vous bien vous charger de les faire valoir?

FLORIMOND.

Je suis à vos ordres, madame.

POTDEVIN, *à madame d'Ericourt.*

Comment! vous avez connu madame de Roseval?

Mad. D'ÉRICOURT.

Un peu, monsieur.

POTDEVIN, *à Florimond.*

Et tu vas te charger de cela, toi?

FLORIMOND.

Madame l'ordonne.

POTDEVIN.

Ecoutez donc, puisque cela vous arrange, je pourrais m'en charger aussi. Je ne demande qu'à obliger, moi.

Mad. D'ÉRICOURT, *donnant la main à Florimond qui entre chez elle.*

Nous profiterons de vos offres dans une autre occasion.

SCENE IX.

POTDEVIN, *seul.*

Que diable cela veut-il dire ?... Bah ! c'est clair : Florimond aime madame d'Ericourt, et l'imbécille ne voit pas... Eh ! eh ! l'affaire est jolie... ce mariage me sourit... Florimond est un parti bien plus sortable, pour la veuve et pour moi, que ce Dorlis qui m'a chargé de lui parler. J'avais bien quelqu'idée pour ma part : oui, mais si je faisais cette affaire-là pour moi, qu'est-ce que je me donnerais ?... Ecrivons bien vîte Florimond sur mon agenda.

SCENE X.

POTDEVIN, CLAUDE.

CLAUDE. *(Il tient tristement la lettre qu'il avait été porter.)*

Ah, mon dieu ! mon dieu !

POTDEVIN, *écrivant toujours.*

Hen ?

CLAUDE.

Ce n'est rien, monsieur.

POTDEVIN.

Qu'as-tu donc ? tu te plains.

CLAUDE.

Je vous dis, monsieur, que ce n'est rien.

POTDEVIN.

AIR : *O ma tendre musette.*

Mais se plaindre suppose,
Mon cher, en tous pays,
Que l'on a quelque chose.

CLAUDE.

Nous diffrons d'avis :
Comme moi, sur la terre,
Plus d'un homme de bien
Ne se plaint, au contraire,
Que parce qu'il n'a rien.

POTDEVIN.

En ce cas-là, il n'y a pas de service à t'offrir.

CLAUDE.

Bien obligé.

POTDEVIN.

Il y a cependant long-tems que je vise à faire quelque chose de toi.

CLAUDE.

Dame! monsieur, si vous pouviez en faire quelqu'un qui trouverait de l'argent quand il en aurait besoin, vous pourriez-vous vanter de ça, par exemple.

SCENE XI.

LES MÊMES, VACCIN.

POTDEVIN, *apercevant Vaccin.*

Paix!

CLAUDE.

Et je dis que ça viendrait bien à présent.

POTDEVIN.

Paix, te dis-je! *(A Vaccin.)* Monsieur cherche quelqu'un?

VACCIN.

Oui, monsieur; le propriétaire de cet hôtel, un homme que l'on m'a dit fort honnête.

POTDEVIN.

Ce n'est pas moi; mais je puis le représenter.

CLAUDE, *à part.*

Je n'ai pas le courage d'aller dire à ma maîtresse que je ne lui apporte rien.

VACCIN.

J'ai besoin d'un petit appartement sain, agréable et commode pour mon état.

POTDEVIN.

Ah! monsieur a un état?

VACCIN.

Cela vous étonne?

POTDEVIN.

Non, monsieur : mais c'est qu'il y a ici tant de gens qui vivent sans cela !... Au reste, on devine celui de monsieur : son air respectable annonce un savant, un philosophe, un ami de l'humanité.

VACCIN.

Non, monsieur, je suis médecin.

POTDEVIN.

Je vous en fais mon compliment, et, en cette qualité, permettez que je vous offre une occasion très-heureuse de vous faire connaître.

VACCIN.

Je me flatte que je n'en ai pas besoin : grâce au ciel, j'ai plus de malades que je n'en puis guérir.

CLAUDE, *à part.*

Tiens ! en voilà un qui sait ce qu'il fait.

VACCIN.

AIR : *Toujours debout.*

Jamais pour nous aucune année
N'avait été si fortunée ;
Jamais on ne vit tant de maux ;
Les gens de bien ont le marasme ;
L'orateur se plaint de son asthme ;
J'ai trois libellistes nouveaux
Attaqués d'un grand mal de dos ;
J'ai six cents veuves à la diète :
Leur état, vraiment, m'inquiète.
Nos romanciers ont le frison ;
Nos meilleurs faiseurs de chanson
Sont presque tous atteints du rhume ;
La grippe est chez les gens de plume ;
L'enflure gagne nos pédans ;
Le parasite a mal aux dents ;
L'ambitieux la fièvre ardente ;
Bien des maris la fièvre... lente ;
Tous nos payeurs sont engourdis ;
Tous nos gens en place assourdis.

Mais ce qui me rend l'espérance,
C'est que des intrigans, en France,
On voit les moyens épuisés,
Et les méchans paralysés.

POTDEVIN.

Permettez, monsieur; permettez : ce que je vous propose n'est pas à dédaigner pour un médecin.

VACCIN.

De quoi s'agit-il donc?

POTDEVIN.

D'un bureau de deuil que je viens d'établir à Paris.

VACCIN.

Bon!

POTDEVIN, *tirant son porte-feuille.*

Et voilà quelques actions.

VACCIN.

Qui ne feront pas fortune.

POTDEVIN.

N'en dites pas de mal, monsieur; ces actions sont la suite des vôtres.

VACCIN.

Petite ressource. J'ai des vues bien plus élevées : vous voyez en moi un des premiers partisans de la vaccine, cette merveille de l'an IX.

POTDEVIN, *saluant.*

Monsieur...

CLAUDE.

Ah, ah, j'ai entendu parler de ça, moi : c'est-il vrai que ça vient d'une bête, monsieur?

VACCIN.

Oui, mon ami, et je suis le premier qui l'ait propagée en France.

POTDEVIN.

Monsieur n'a donc pas craint une découverte faite par une nation rivale?

VACCIN.

Non, sans doute, puisqu'elle est utile.

Air du vaudeville de Décence.

D'un préjugé que l'orgueil encourage
La raison s'écarte avec soin :
La vie est un triste pélerinage
Où l'homme est en proie au besoin.
Ah! dans ce pénible voyage,
Le sage qui rencontre un fruit,
S'informe-t-il, quand ce fruit le soulage,
Quel est le sol qui l'a produit ?

POTDEVIN.

En ce cas-là, monsieur doit être content des parisiens.

VACCIN.

Assez... Il y a pourtant encore beaucoup d'incrédules, et surtout une disette de sujets !...

POTDEVIN.

De sujets?

VACCIN.

Oui, de gens qui veuillent se prêter à nos expériences. Vous sentez que, dans la naissance d'une découverte, je paierais pour en trouver...

POTDEVIN.

J'entends.

VACCIN.

J'ai espéré que ce quartier me serait plus favorable.

POTDEVIN.

Un moment, monsieur; un moment. *(Il fixe Claude avec attention.)*

CLAUDE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il regarde?

POTDEVIN.

Ecoute donc.

CLAUDE, *hésitant.*

Moi?

POTDEVIN.

Toi-même. Tu as quelques besoins?

CLAUDE.

C'est vrai.

POTDEVIN.

Voilà un honnête homme.

CLAUDE.

Eh bien?

POTDEVIN.

Il demande un sujet pour son expérience.

CLAUDE.

Allez donc ! je n'ai pas besoin de ça.

POTDEVIN.

Si fait tu en as besoin... Monsieur, j'ai l'honneur de vous présenter un sujet.

VACCIN, *remerciant.*

Ah! monsieur...

CLAUDE.

Laissez donc ! vous ne savez faire du bien qu'avec du mal, vous.

POTDEVIN.

Veux-tu bien te taire.

VACCIN.

Soyez tranquille, mon garçon, c'est une opération extrêmement légère.

POTDEVIN.

Très-légère.

CLAUDE.

Et moi je n'en veux pas.

VACCIN.

Deux petites incisions...

CLAUDE.

Non, monsieur.

VACCIN.

Quatre ou cinq jours de mal-aise.

CLAUDE.

Non, monsieur; non, monsieur.

VACCIN.

Et cent écus d'avance.

POTDEVIN.

Heu !

CLAUDE.

Comment donc est-ce qu'il dit ça ?

POTDEVIN.

On t'offre cent écus d'avance.

CLAUDE, *à part.*

Ah, mon dieu ! c'est justement la somme dont ma pauvre maîtresse a besoin !

POTDEVIN.

Accepte donc.

CLAUDE.

Ma foi, deux petites incisions... le loyer payé... cinq ou six jours de mal-aise... ma maîtresse tranquille... ça va !

VACCIN, *lui donnant la bourse.*

Tiens, mon enfant.

CLAUDE, *la prenant.*

Voilà ce que c'est. *(A part.)* Ma bonne maîtresse !

VACCIN.

Enfin, j'en tiens un !... Allons, mon garçon.

CLAUDE.

Allons, monsieur.

Mad. D'ÉRICOURT, *appelant en-dehors.*

Claude ?

CLAUDE, *échappant à Vaccin.*

Ah, mon dieu ! — Madame.

VACCIN.

Où vas-tu donc ?

CLAUDE.

Je ne vous demande que trois minutes.

POTDEVIN.

Je vous réponds de lui. Venez voir, en attendant, si une partie de mon appartement pourrait vous convenir. Et toi, ne te fais pas attendre.

Ils sortent.)

SCENE XII.

MAD. D'ÉRICOURT, CLAUDE.

MAD. D'ÉRICOURT.

Claude ?

CLAUDE.

Madame.

MAD. D'ÉRICOURT.

Eh bien, que fais-tu là quand je t'appelle ?

CLAUDE.

Rien, madame ; c'est que... Voilà votre argent.

MAD. D'ÉRICOURT.

C'est bon. Entre là-dedans.

CLAUDE.

Là-dedans?

MAD. D'ÉRICOURT.

Oui, dans mon cabinet ; il faut arranger des papiers.

CLAUDE.

Madame croit-elle qu'il y en ait pour plus de trois minutes?

MAD. D'ÉRICOURT.

Que signifie cette question ?

CLAUDE.

Oh ! mon dieu, rien.... c'est que j'ai une permission à demander à madame.

MAD. D'ÉRICOURT.

Laquelle ?

CLAUDE.

Sauf votre respect, madame, c'est d'être malade.

MAD. D'ÉRICOURT.

D'être malade !

CLAUDE.

Oui, madame ; à votre service, et je m'en vas...

MAD. D'ÉRICOURT.

Comment, tu t'en vas ! Et moi je te déclare que si tu sors, je te chasse.

CLAUDE.

Vous me chassez ! vous me chassez ! (*Il frappe son cœur.*) Chassez donc de là...

Mad. D'ÉRICOURT.

Quoi ?

CLAUDE.

Rien, madame : c'est dit... (*Vivement.*) Mais souvenez-vous que s'il arrive malheur ; que si je ne me porte bien, ce sera votre faute.

(*Il entre chez madame d'Ericourt.*)

SCENE XIII.

MAD. D'ÉRICOURT, POTDEVIN.

Mad. D'ÉRICOURT.

En vérité, ce garçon devient fou.

POTDEVIN.

(*A part.*) Eh bien ! où est-il ?... Ah ! ah ! Madame d'Ericourt : l'occasion est favorable ! (*Haut.*) Madame, madame ?

Mad. D'ÉRICOURT.

Qu'est-ce ?

POTDEVIN.

Mille pardons, madame ; je viens pour avoir l'honneur de vous entretenir d'une affaire....

Mad. D'ÉRICOURT.

Eh ! monsieur, j'ai bien assez des miennes.

POTDEVIN.

Air des fleurettes.

La chose est importante.

Mad. D'ÉRICOURT.

Pardon, j'en doute un peu ;
Toujours monsieur plaisante,
De tout il fait un jeu.

POTDEVIN.

Plaisanter n'est pas le mot, madame.

Le motif de mon message
Est, ce qu'en France, à présent,
On connaît de moins plaisant.

Mad. D'ÉRICOURT.

Quoi donc ?

POTDEVIN.

Un mariage.

Mad. D'ERICOURT.

Un mariage ! *(A part.)* M. Dorlis me tient parole.

POTDEVIN.

Oui, madame, un mariage. *(Il se rengorge.)* Honoré de la confiance de M. Florimond...

Mad. D'ÉRICOURT.

O ciel !

POTDEVIN.

Je viens vous offrir, de sa part, son cœur, sa main et sa fortune.

Mad. D'ÉRICOURT.

A moi, monsieur ?

POTDEVIN.

A madame d'Ericourt.

Mad. D'ÉRICOURT.

Et c'est M. Florimond qui vous a chargé...

POTDEVIN.

Lui-même.

Mad. D'ÉRICOURT, *à part.*

Pauvre Emilie ! te voilà oubliée, et Florimond n'est qu'un homme ordinaire !

POTDEVIN.

Si madame desire avoir un aperçu des biens et acquêts du futur...

Mad. D'ÉRICOURT.

Au nom du ciel, ne m'en dites pas davantage.

POTDEVIN.

Pardonnez-moi, madame ; c'est ce que M. Florimond m'a le plus expressément recommandé.

SCENE XIV.

LES MÊMES, FLORIMOND.

FLORIMONT, *à part. (Il sort de chez madame d'Éricourt avec des papiers à la main.)*

Qu'entends-je ?

POTDEVIN.

Vous jugez que, brûlant de s'unir à vous, impatient d'obtenir votre aveu, et de le mériter....

FLORIMOND, *entre les deux.*

Non, madame ; vous êtes trompée.

Mad. D'ÉRICOURT, *à part.*

Ah, dieux !

FLORIMOND.

Je n'ai donné aucun ordre à monsieur, et je suis bien étonné qu'il se permette de disposer d'un cœur assez malheureux pour ignorer lui-même ce qu'il desire !

POTDEVIN.

(A part.) O le sot homme ! *(Haut.)* Comment, tu n'aimes pas madame ?

FLORIMOND.

Ce n'est pas à vous que je dois compte de mes sentimens.

POTDEVIN.

Eh bien, madame, je vous proteste qu'il adore madame d'Éricourt.

FLORIMOND.

Et moi je vous proteste, madame, qu'il n'en est rien.

Mad. D'ÉRICOURT, *à part.*

Je respire !

FLORIMOND.

Daignez me pardonner un langage que vous êtes si peu faite pour entendre.

Air du Chapitre Second.

Près de vous le cœur enchanté
Conçoit trop bien qu'on vous adore :
Vous savez joindre à la beauté
La grâce plus aimable encore.

Pour nous séduire et nous charmer,
Nul secret n'est égal au vôtre :
Tout me dit qu'il faut vous aimer...
Quand on n'en aime pas une autre.

POTDEVIN.

Mais tu me ruines!

Mad. D'ÉRICOURT.

(Apart.) O que j'ai de peine à contenir.... *(Haut.)* Je ne sais que répondre, monsieur, à cet étrange discours.

FLORIMOND.

Ah! madame, encore une fois, daignez ne l'imputer qu'à l'indécence d'une démarche...

POTDEVIN.

Plaît-il?

FLORIMOND.

Si vous pouviez lire dans ce cœur! si vous connaissiez tous les combats qu'il éprouve! Mais non, vous devez tout ignorer, et je ne dois que vous fuir.

Mad. D'ÉRICOURT.

Vous n'oublierez pas, au moins, madame de Roseval?

FLORIMOND.

C'est pour ne pas l'oublier que je vous quitte. *(Il sort.)*

POTDEVIN, *à part.*

O l'imbécille!... Mais je le suis bien davantage de sacrifier ainsi mon tems à des vétilles, tandis que j'ai une maison à saisir! Ces maudits huissiers sont d'une lenteur à obliger!...

SCENE XV.

LES MÊMES, URSULE, TOUS LES LOCATAIRES.

URSULE, *accourant toute effrayée.*

Air des petits pâtés.

Grands dieux! qui fait naître en ces lieux
Ce bruit et ce tumulte affreux?
Dans les cours, dans les corridors,
On ne voit qu'huissiers et recors.

POTDEVIN.

Ah! c'est pour mon affaire:
On est intelligent;
J'aurai bientôt, j'espère,
La maison ou l'argent.

ENSEMBLE.

URSULE.

Et quels droits sont les vôtres,
Pour nous parler ainsi?

POTDEVIN.

Morbleu! m'en faut-il d'autres?
Je suis le maître ici.

TOUS LES LOCATAIRES.

Grands dieux! qui fait naître en ces lieux, etc.

URSULE.

J'étrangle le premier qui se présente.

POTDEVIN.

Je m'en moque, je suis en règle. Et vous, messieurs les locataires, vous venez fort à propos pour me reconnaître en ma nouvelle qualité.

URSULE.

Qu'est-ce à dire, votre qualité!

POTDEVIN.

Je déclare d'avance que je donne congé à tous les mauvais payeurs.

QUINQUET.

Mais, monsieur...

POTDEVIN.

Point de mais.

Mad. D'ÉRICOURT.

Puis-je espérer, monsieur, que ce petit pavillon que j'occupe...

POTDEVIN.

Ma foi, madame, j'en suis fâché; c'est le pied à terre que je destine à mes pétitionnaires de campagne.

URSULE.

Miséricorde! Et je n'arrache pas les yeux à cet homme!

POTDEVIN.

Doucement, la bonne.

URSULE.

Messieurs, c'est moi qui représente le maître.

POTDEVIN.

C'est moi qui le suis.

URSULE.

Toi!

POTDEVIN.

Moi-même.

SCENE XVI.

LES MÊMES, FLORIMOND, CLAUDE.

FLORIMOND.

Non, monsieur, ce n'est ni vous, ni moi; c'est madame de Roseval.

Mad. D'ÉRICOURT.

Qu'entends-je? elle a gagné son procès!

FLORIMOND.

Non, madame: elle vient de le perdre. Toutes les ventes faites par les collatéraux ont été confirmées; mais ce titre même consacre mes droits sur sa terre, sur sa maison, et je lui rends des biens dont la reconnaissance et l'amitié ne m'avaient fait que dépositaire.

Mad. D'ÉRICOURT.

Se peut-il!

FLORIMOND.

Oui, madame. Je m'empresse d'annoncer ma résolution à madame de Roseval; je n'ai pas voulu fermer ma lettre sans vous en faire part.

Mad. D'ÉRICOURT.

A moi, monsieur?

FLORIMOND.

A vous, madame : lisez...

Mad. D'ÉRICOURT, *lisant.*

« Emilie a pu douter de mes sentimens, elle a cru néces-
« saire d'être un instant madame d'Éricourt : Florimond, plus
« heureux, a toujours été le même... » O ciel ! vous m'aviez reconnue ?

FLORIMOND.

Oui, ma chère Emilie, et je n'ai dû vous l'avouer que lorsque mon bonheur m'a permis de contribuer au vôtre.

Mad. D'ÉRICOURT.

Une telle preuve d'amitié ne peut être acquittée que par l'amour.

URSULE.

Ah ! mon digne maître !

POTDEVIN.

Oui, c'est beau ; mais il ne m'en faut pas moins 30,000 francs.

FLORIMOND.

Mon notaire vous attend pour vous les compter.

POTDEVIN.

Et j'y cours.

(Il veut sortir.)

SCENE XVII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, VACCIN.

VACCIN, *saisissant Potdevin.*

Eh bien ! est-ce qu'on se moque de moi ? Ah ! je vous tiens, monsieur ; vous ne m'échapperez pas.

POTDEVIN.

Comment, comment ! est-ce que cela me regarde ? Voilà votre sujet, je vous le livre.

CLAUDE, *à part.*

Ah, mon dieu !

Mad. D'ÉRICOURT, *à Vaccin.*

Qu'est-ce à dire ! et de quel droit, monsieur...

VACCIN.

De quel droit, madame? Je me nomme Vaccin, et j'attends ce drôle depuis une heure pour une expérience.

Mad. D'ÉRICOURT.

Pour une expérience!

CLAUDE.

Oui, madame; c'est un goût qui m'est venu.

VACCIN.

Je lui ai donné cent écus pour cela.

Mad. D'ÉRICOURT.

Cent écus!

CLAUDE.

Oui, madame. *(A Vaccin.)* N'est-ce pas, monsieur, que vous êtes pressé?

Mad. D'ÉRICOURT.

Et moi je veux être éclaircie.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Où cet argent est-il passé?

CLAUDE, *hésitant.*

En bonnes mains, je vous le jure.

Mad. D'ÉRICOURT.

Pourquoi l'avez-vous dépensé?

CLAUDE.

Pour mon plaisir, je vous assure.

URSULE.

O le libertin !

CLAUDE.

Tantôt ayant perdu mes pas,
Je plaignais votre sort funeste :
Monsieur, dans ce triste embarras,
M'offre cent écus pour un bras....

Mad. D'ÉRICOURT.

Mon cœur devine le reste.

(A Vaccin.) M. le docteur, voilà votre bourse.

URSULE, *courant à Claude.*

Comment, mon garçon, tu as été capable d'une si belle action! je t'épouse.

CLAUDE.

Ça vaut bien la vaccine.

VACCIN.

Tu ne sais pas ce que tu perds.

CLAUDE.

Ah! je sais bien ce que je gagne.

Mad. D'ÉRICOURT.

Vous ne nous quitterez plus. Ces traits d'amitié, d'amour...

FLORIMOND.

N'étonneront que ceux qui ne connaissent pas Emilie. *(Aux locataires.)* Quant à vous, messieurs, si vous le permettez, nous renverrons nos comptes à un autre moment: celui-ci doit être consacré à la joie, et je ne doute pas que tous les habitans de l'hôtel garni ne partagent la nôtre.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de la Fille en Loterie.

FLORIMOND.

Je vois tous mes chagrins finis;
Je souffris trop long-tems en France,
Et des malheurs de mon pays,
Et des épreuves de l'absence.
Mais tout se répare, et l'amour
Vient enchaîner nos destinées:
Ainsi le bonheur d'un seul jour
Guérit les maux de dix années.

NÉOLOGUE.

M'accuserez-vous d'innover
Dans la langue qu'on parle en France,
Vous qui m'y faites retrouver
Bonté, vertu, reconnaissance ?
Quand, par des sentimens si beaux,
Vous charmez notre ame étonnée,
Il faut bien peindre en mots nouveaux
Les traits les plus neufs de l'année.

DORLIS.

La vie est un hôtel garni
Où deux valets ont tout à faire;
Ce couple, rarement uni,
C'est l'Amour et l'Hymen, son frère:
Au jour l'Amour s'y prend par fois;
Quant à son frère l'Hyménée,
Depuis qu'on peut le prendre au mois,
Bien peu le prennent à l'année.

FEUILLET.

Le thyrse et la marotte en main,
Panard et Piron, sans scrupule,
Pour corriger l'esprit humain,
Battaient le champ du ridicule.
Vers ce champ, c'est avec raison
Que leur muse s'était tournée :
Car c'est le seul où la moisson
Se fasse vingt fois dans l'année.

VACCIN.

Les hommes sont de grands enfans,
Ils ne songent qu'à se distraire ;
Pour eux l'art d'abréger le tems
Est l'art d'être heureux sur la terre.

FEUILLET.

Bien des couronnes, en ce cas,
Devraient vous être décernées :
Car mieux que vous, nul ici bas,
Ne sait abréger les années.

Mad. DE ROSEVAL, *au public.*

Des ridicules en crédit
Avec vous l'auteur voulut rire :
Il croit bien n'avoir pas tout dit ;
C'est qu'il en avait trop à dire.
Si le succès trompe ses vœux,
Que sa pièce soit épargnée,
Et pour un seul jour malheureux
Ne condamnez pas une année.

FIN.

NOTA. *Les personnes qui voudraient monter des vaudevilles pourront s'adresser, au théâtre du Vaudeville, au C. Wicht, chef d'orchestre dudit théâtre.*

PIÈCES NOUVELLES

Qui se trouvent chez le même libraire.

Abbé (l') Pellegrin, ou la manufacture de vers, vaudeville en un acte.

Allez voir Dominique, vaudeville en un acte.

Adélaïde de Bavière, drame en trois actes.

Anglais (l') à Bordeaux, comédie en trois actes, en vers.

Arvire et Evelina, opéra en trois actes.

Banqueroute (la) du Savetier, vaudeville en un acte.

Bénowski, opéra en trois actes, de Picard.

Billet (le) de Logement, vaudeville en un acte.

Café (le) d'une petite Ville, comédie en un acte, en vers.

Christophe Morin, ou que je suis fâché d'être riche, vaudeville en un acte.

Colombine toute Seule, vaudeville en un acte.

Confident (le) par hasard, comédie en un acte, du théâtre Français.

Crac (M. de) dans son petit castel, comédie en un acte, en vers.

Défiance et Malice, ou le prêté rendu, comédie en un acte, en vers.

Délire, (le) opéra en un acte.

Didon, opéra en trois actes.

Double Assaut, (le) comédie en un acte.

Dubaucours, comédie en cinq actes, de Picard.

Estelle, ou la coupable innocente, comédie en trois actes, en vers.

Fagotin, ou l'espiègle de l'île Louviers, vaudeville en un acte.

Frères, (les Deux) comédie en quatre actes, en prose, de Patrat.

Georges et Pauline, vaudeville en un acte.

Guillaume, (M.) vaudeville en un acte.

Héroïne (l') de Boston, pantomime en trois actes.

Heure (une) d'Absence, comédie en un acte.

Homme (l') à trois visages, drame en trois actes.

Homme (les) de la Nature et les Hommes Policés, pantomime en trois actes.

Irato, opéra en un acte.

Iphigénie en Tauride, tragédie en cinq actes.

Jolie (la) Parfumeuse, ou la robe de conseiller, vaudeville en un acte.

Kosmouck, ou les indiens à Marseille, comédie en cinq actes.

Mari (le) d'emprunt, opéra en un acte.

Marchés (les) de Philis, vaudeville en un acte.

Mercure (le) galant, comédie en quatre actes.

Miltiade à Marathon, opéra.

Muses (les) éplorées, vaudeville en un acte.

Oncle (l') et le Valet, opéra en un acte, de Duval.

Papirius, ou les femmes telles qu'elles étaient, vaudeville en un acte.

Petite (la) Ville, comédie en quatre actes, de Picard.

Portraits (les) au Salon, vaudeville en un acte.

Premier (le) Venu, comédie en trois actes.

Prétendus, (les) opéra en deux actes.

Prisonnier (le) à Londres, vaudeville en un acte.

Revue (la) de l'an IX, vaudeville en un acte.

Rosaure, ou les nouveaux malheurs du petit Poucet, comédie en trois actes.

Rupture (la) embarrassante, comédie en un acte.

Ruse (la) déjouée, comédie en trois actes, de Dumaniant.

Sophie et Derval, ou la comtesse trompée, vaudeville en un acte.

Tartuffe, comédie en cinq actes.

Tiens bon, tu l'Auras, ou le parasite, vaudeville en un acte.

Trente et Quarante, opéra en un acte, de Duval.

Trois (les) Sultanes, comédie en trois actes, en vers.

Veuve (la) du Malabar, tragédie en cinq actes.

Vierges (les) du Soleil, pantomime en trois actes.

Vieux (le) Major, vaudeville en un acte.

Ville (la) et le Village, vaudeville en un acte.

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR, RUE DE LA HARPE, N°. 477.